

TEMPERATURE

De 11 octobre 1900.

Table with 2 columns: Time (De midi, Minuit) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 11 octobre. Indications pour la Louisiane: Temp. généralement beau, vent de nord-est, vents légers à modérés.

NOTRE

Nouveau Feuilleton

Le feuilleton dont nous venons de commencer la publication, est de ceux qu'on lit avec le plus vif intérêt du premier au dernier chapitre.

L'acteur, Georges Spitzmuller, ne nous connu dans le monde des Lettres, a été heureux dans la conception et la peinture des personnages qu'il met en scène dans sa féconde œuvre éminemment morale, où les caractères les plus divers se rencontrent, s'entrechoquent, où les situations sont nouvelles pour ainsi parler, mais où la vertu triomphe du vice.

MORT

M. Walter C. Flower

Notre population a été profondément émue en apprenant la mort de M. Walter C. Flower, ex-maire de la Nouvelle-Orléans, mort subitement hier, à 4 heures un quart de l'après-midi, à Covington.

M. Flower, depuis deux ou trois ans, était atteint d'un mal dont les progrès étaient variables et que les soins les plus éclairés de la science et les plus affectueux de sa famille ont vainement tenté de combattre.

Retiré de la vie active depuis cinq ou six mois, à l'expiration de son mandat, M. Flower alla demander à un autre climat les forces que le nôtre semblait lui refuser; mais hélas! il se faisait illusion, car sa maladie l'avait trop ravagé déjà pour que jamais il se put être rendu à la santé.

Tout récemment, sa famille l'avait ramené en Louisiane, et c'est sur son bien de campagne, à Covington, un milieu de la plus grande quiétude, entouré de sa femme et de ses enfants, qu'il a enchaîné le dernier souffle.

M. Flower était né dans la paroisse Est Feliciana, en 1850. Son père, M. Richard Flower, y possédait alors une plantation de coton, et fut plus tard facteur de coton à la Nouvelle-Orléans. Walter Flower fit ses études au collège de la Paroisse Christianne et y reçut le diplôme de Bachelier en Lettres.

Bientôt après, il fit un cours

de Droit à l'Université Tulane et devint membre du Barreau. Le journalisme à ce moment lui offrait quelques séductions et il n'hésita pas à troquer la parole pour la plume qu'il maniait avec talent. C'est de cette époque, il y a une vingtaine d'années, que datent notre connaissance avec le reporter que nous rencontrâmes tous les jours et avec lequel nous avions les relations les plus aimables.

En 1880, il fut un des électeurs présidentiels de la Louisiane. La même année, il abandonna le journalisme pour entrer dans le monde de commerce de son père en qualité d'associé, Flower & King étant la raison sociale de la maison. En 1891, la Bourse au Coton l'éleva à sa présidence.

Sans jamais se mêler activement à la politique, M. Flower n'était pas indifférent à la chose publique; aussi, quand l'organisation de la Ligue des Citoyens en 1896, la première candidature sur le ticket du nouveau parti lui fut offerte.

On sait ce que fut son administration, celle d'un honnête homme. En apprenant cette mort hier, le maire Capdevielle a aussitôt envoyé à Mme Flower le télégramme suivant:

Nouvelle-Orléans, 11 octobre 1900. Chère Madame—Daignez agréer l'expression de ma plus vive sympathie et mes compliments de condoléance en cette heure d'affliction. PAUL CAPDEVIELLE, A. Mme W. C. Flower, Covington.

Parlant du défunt, M. Capdevielle s'est exprimé ainsi: "C'était vraiment un excellent homme, un citoyen distingué, un négociant d'une grande habileté et d'une parfaite intégrité. Bien qu'il ne fut pas longtemps mêlé aux affaires politiques de la ville, cependant, durant les quelques années qu'il s'y consacra, il remplit les onéreuses fonctions de maire avec honneur, et y révéla un excellent jugement ainsi que de hautes qualités administratives. Il possédait une fermeté de caractère qu'adoucissait un sentiment de justice et de mansuétude. M. Capdevielle fera dès ce matin mettre le drapeau en berne sur l'Hôtel de Ville et l'y laissera jusqu'après les funérailles."

M. Flower avait épousé, il y a une quinzaine d'années, Mlle Adèle McCall, fille de M. Henri McCall; sa femme et deux enfants lui survivent. La population entière rendra un juste hommage aux vertus de celui qui dirigea ses destinées et qui ne trahit jamais sa confiance, en suivant son cercueil jusqu'en lieu de l'éternel repos; et si les âmes aimées qu'il laisse sont aujourd'hui plongées dans un sombre deuil, il se mémeta du moins à ce deuil un sentiment de fierté au souvenir de ce que fut l'homme dont la mémoire sera à jamais respectée.

Institut National Catholique des Jeunes Gens.

Denver, Col., 11 octobre.—La conférence nationale de l'Institut Catholique des Jeunes Gens, en session ici, a élu les officiers suivants:

Président suprême, F. J. Pierce, San Francisco; chapelain suprême, l'archevêque Keane, Dabague; le vice-président suprême, P. J. Collins, Carbondale; le vice-président suprême, J. F. Amphenauer, Cincinnati; secrétaire suprême, J. M. O'Brien, Rosnoke; trésorier suprême, T. J. Cilliano, Pittsburg.

LA Convention Industrielle du Sud.

Il se produit, depuis quelques années dans le sud de l'Union américaine, une révolution bien remarquable et dont on ne saurait assez vivement faire ressortir la bienfaisante influence. Longtemps, trop longtemps toute la région qui s'étend de puis les frontières occidentales du Texas jusqu'aux confins supérieurs de la Virginie a passé pour être un pays essentiellement et uniquement agricole.

Nous nous rappelons l'époque où l'idée seule d'y établir une fabrique, une usine provoquait le sourire chez les plus bienveillants d'entre nous et faisait hausser les épaules de pitié aux autres.

Des manufactures, des mines dans le Sud, c'était une véritable folie. Le Texas, la Louisiane, le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, autant d'États voués à l'agriculture, disaient. Laissez les cultiver leur coton, leur sucre. C'est tout ce qu'ils peuvent faire; la nature et le climat les y ont condamnés.

Voilà bien exactement ce qui se passait dans le Sud, il y a à peine une vingtaine d'années. Depuis lors, quels changements stupéfiants nous trouvons dans le Sud. Cette contrée vouée forcément aux travaux agricoles, est devenue industrielle et commerciale, sous ce rapport, à faire une rude concurrence au Nord qui pensait avoir éternellement le monopole des manufactures.

On n'est dit parmi nous, et avec raison, que puisque l'on avait sous la main la matière première, que l'on venait de récolter, il valait mieux la manufacturer sur place nous-mêmes que d'en laisser le profit à d'autres. On n'avait qu'à gagner sous tous les rapports. D'abord, on pouvait se procurer la main d'œuvre à meilleur marché, puis on s'épargnait les frais de transport, de la ferme ou de la plantation à l'usine ou à la fabrique, à la filature.

Le jour où l'on comprit bien nettement cette vérité, la révolution fut faite dans les esprits. Il ne restait plus qu'à Popéner dans les faits; il ne fallait plus que du temps et des capitaux. Les capitaux arrivèrent bien vite et l'on se mit à élever partout des ateliers et des usines.

La transformation se fit presque instantanément et l'on resta émerveillé quand on contempla les progrès accomplis. Il ne s'agit plus que de mettre de l'ordre dans tout cela et d'établir l'accord, l'harmonie entre les différentes industries qui viennent de surgir. C'est ce qui a donné à notre monde industriel et commercial l'idée d'établir dans le sud des conventions où seraient réunis nos hommes d'Etat et nos hommes d'affaires pour s'entendre, s'entraider et poursuivre plus sûrement et plus rapidement le but magnifique que l'on veut atteindre.

Nous allons voir bientôt si, grâce à ces bienfaisantes conventions. Elle doit s'ouvrir à la Nouvelle-Orléans le 4 décembre et durer cinq jours. Tout le monde politique, industriel, commercial et enseignant va affluer à cette convention. Nous y verrons les gouverneurs de nos États, tous les commissaires d'agriculture, les surintendants d'Éducation, les maires de nos principales villes, les directeurs de nos chemins de fer, les représentants de toutes nos organisations commerciales.

Il se produira, depuis quelques années dans le sud de l'Union américaine, une révolution bien remarquable et dont on ne saurait assez vivement faire ressortir la bienfaisante influence. Longtemps, trop longtemps toute la région qui s'étend de puis les frontières occidentales du Texas jusqu'aux confins supérieurs de la Virginie a passé pour être un pays essentiellement et uniquement agricole.

Nous nous rappelons l'époque où l'idée seule d'y établir une fabrique, une usine provoquait le sourire chez les plus bienveillants d'entre nous et faisait hausser les épaules de pitié aux autres. Des manufactures, des mines dans le Sud, c'était une véritable folie. Le Texas, la Louisiane, le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, autant d'États voués à l'agriculture, disaient. Laissez les cultiver leur coton, leur sucre. C'est tout ce qu'ils peuvent faire; la nature et le climat les y ont condamnés.

UN VISITEUR DE 1867

L'EXPOSITION DE 1900.

Paris 30 septembre. Que pense du Paris de 1900 le touriste de 1867, celui que ses occupations, son genre de vie ont empêché de revenir parmi nous depuis le jour où l'Empire exposa ses élégances et son luxe?

L'impression de ce genre de visiteurs était pour le moins aussi intéressante à recueillir que celle de l'étranger qui un long séjour parmi nous a fait Parisien à demi ou que l'avis du nouveau débarqué prêt à tous les étonnements, à toutes les admirations.

Ce qui frappe tout d'abord l'étranger retour de 1867, nous disait un revenant de l'exposition impériale, c'est assurément l'admirable développement que le temps a donné à votre cité. C'est une autre ville que je visite c'est dans un Paris agrandi, embelli à souhait, que mes promenades me conduisent, mais c'est aussi à travers un Paris bien désagréable, avouez-le. Que de chariots et de tombereaux, que de poutres, de ferrailles à grand bruit trinquant, que de tonneaux sur des haquets, de fontaines de charrettes! Combien d'ombrières à sonnerie, de tramways à cornes, de flèches à grelots au lieu des équipages d'autan, silencieux au point d'être gênants! Le progrès! Est-ce bien le progrès que ne pouvoir traverser une rue au risque d'être écorché, d'être contrainct, avant de quitter un trottoir, de réveiller un malheureux cheval endormi au long d'une station de voitures!

Laissez moi vous dire que s'il est vrai que depuis 1871, certes, le progrès ait chez vous marché à pas de géant, il n'apparaît guère que votre administration l'ait suivi. De mon temps, il y avait moins d'ombrières, mais, par compensation, moins de contrôleurs, de conducteurs, qui semblaient avoir pris l'habitude de vous traiter comme des débiteurs; il y avait moins de voitures, mais les cochers ne vous tutoyaient pas. Pas d'automobiles, mais, en revanche, pas d'odeur de pétrole. Et ne croyez pas, grand Dieu, que mes lamentations naissent de la mauvaise humeur d'un touriste violent de Mulhouse.

A peine avaient-ils quitté la place que le Grédy, à son tour, descendait sans bruit de la roulotte. Le gaillard s'était assuré que Véronique dormait réellement. Pour cela, il était resté absolument immobile et silencieux après le départ d'Achille. La Rouquine n'avait pas remué sur la couche. Un léger remuement avait été remarqué par le Grédy, mais il n'était pas simulé.

Il glissa, avec une souplesse de couleuvre, dans un des fossés de la route, et s'avançant à plat ventre, presque rampant, il se tint à hauteur des deux hommes qui marchaient à un pas de promenade. On ne pouvait ni l'apercevoir ni l'entendre.

Mais lui ne perdait pas de vue ceux qu'il épiait; il distinguait toutes leurs paroles. —Oui, disait celui qu'Achille avait appelé "monsieur le baron", le moment n'est pas encore venu d'agir. Mais, vous savez, mes offres tiennent toujours: cinq mille francs en deux versements, comme il a été convenu.

—Nous attendons depuis près d'une semaine déjà. C'est long! Il nous est impossible de travailler comme d'habitude. Et nous n'avons pas les moyens... —Tenez, voici un acompte pour vous faire prendre patience. Le Grédy entendit le son de pièces d'or passant d'une main

à l'autre. Je suis resté suffisamment jeune pour n'avoir, pas plus qu'en 1867, attaché grande importance aux désagréments qui attendent, aujourd'hui comme hier, les malheureux étrangers que la nécessité pousse à se mettre en rapport avec vos employés. "Ah! les braves gens; eux n'ont pas changé. Logés dans vos somptueuses garnis modernes, dans vos magnifiques palais des postes, ils sont restés les mêmes grincheux, les mêmes prétentieux que lorsque de plus humbles toits abritaient leurs travaux. Je sais bien que Paris se suffit à lui-même et que la patience de ses habitants aboutit par avance les imperfections des services qui doivent pourvoir aux commodités de la vie moderne, mais vous ne m'en vendrez pas de vous dire que l'étranger de 1867 s'étonne de retrouver chez vous en 1900 les erreurs d'administration dont d'autres pays se sont depuis longtemps débarrassés.

"Maintenant vous n'imaginez pas que j'ai la moindre intention d'établir une comparaison quelconque entre la gracieuse et élégante vitrine que l'on voit aujourd'hui en 67 et la formidable et féérique bazar où, à côté des richesses du monde entier, vous avez exposé vos splendeurs. Ce serait vouloir comparer le météorologue que vous venez d'inaugurer au modeste tramway qui, de mon temps, alignait ses rails de Paris à Versailles. Vous vous rappelez, n'est-ce pas? l'appelait le chemin de fer américain! Non, mais c'est des distractions accessoires que je voudrais vous parler. Elles sont de deux sortes: les officielles et les privées. En ce qui concerne les premières, sans vouloir critiquer en quoi que ce soit l'admirable spectacle qu'offrent les illuminations des fêtes de nuit et les cascades lumineuses du Château d'Eau, sans songer à méconnaître tout l'agrément qu'un esprit délicat doit trouver à la vue de Chah de Perse, je suis obligé de confesser cependant qu'en 67 on faisait mieux. D'abord, il y avait beaucoup plus de chah, moins de congrès et plus de réceptions.

"Quant aux distractions d'ordre privé, que vous dirai-je! La promenade, la flânerie! Le bois de Boulogne? Oui, certes, il est en progrès. Il n'y avait guère autrefois qu'un seul restaurant au bord du lac, c'est aujourd'hui le lac qui est au bord des restaurants. On y mange plus, c'est sûr, mieux c'est douteux. Et tous les jours de notre jeunesse: Mabilly, Musari, le Moulin-Rouge de l'avenue d'Antin, disparus! Et le cirque, le délicieux cirque de l'Impératrice en ruines. Le Palais-Royal avec ses victuailles et ses pierreries devenu un désert. Et Vincennes, dont nous inaugurons l'hippodrome, aujourd'hui transformé en hall à wagons! Et Brebant! Et Tartou, qu'il fréquentait si assidûment votre présent Félix Faure! Combien lointin tout cela! Parbleu je me suis bien aperçu, soyez-en sûr, qu'entre temps on avait construit l'Opéra avec la magnifique avenue qui y conduit et changé le nom de la rue du 10 Décembre en celui de 4 Septembre.

Mais n'empêchez que l'admiration est due à l'œuvre de vos architectes n'a pas éteint le sentiment de tristesse et de regret que m'ont laissé mes promenades à travers la nouvelle ville si magnifique. Au boulevard, moins de promeneurs et plus de passants. Il semblait, autrefois, à l'étranger qui arpenterait les boulevards de la Madeleine à la porte Saint-Martin, car nous possédions jusque-là pour y rencontrer D'Ennery comme nous allons à la Librairie

Nouvelle ville Honnequin et Aurélien Scholl qu'il était dans une sorte de milieu spécial, de localité privilégiée ou il désespérait d'obtenir droit de cité avant d'avoir fait preuve de qualités dites bien françaises toutes spéciales. Aujourd'hui, sur votre boulevard, l'étranger, au sortir de la gare, est tout de go chez lui, et la facilité de l'accueil enlève quelque prix à l'hospitalité qu'il y reçoit.

"Vous voyez que je vous parle le théâtre? J'ai des noms pleins la mémoire. La Patti, Nilson, Alboni, Carvalho, Desolée, Arnold Plessis, l'Avart, Brohan, Montaland, Schuetter, Bressant et tant d'autres que j'oublie; Don Carlos à l'Opéra, Heruani aux Français, la Belle Hélène... Aujourd'hui, certes, j'ai entendu d'admirables artistes, dont le plus bel éloge que l'on puisse faire est qu'ils soutiennent vaillamment la comparaison avec ceux que je viens de citer.

"Enfin, si vous voulez passer à l'examen de distractions plus infimes, vous dirai que le souper, qui faisait notre joie, m'a semblé sans saveur du jour où j'ai constaté qu'entre minuit et deux heures du matin des gens s'attaquaient, dans la promiscuité des brasseries, à des écrevisses uniformes. Le souper, comme l'amitié, gagne peut-être au mystère.

"Tout le monde soupe chez vous, ou plus exactement tout le monde mange après minuit. Autre temps, autres goûts. Le bière a remplacé la glace, et où trônait l'ambra, règne la petite bonne de Maxim. Toutes les femmes sont élégantes et aimables, mais elles ont toutes des bas noirs. Le boulevard d'autrefois était, il me semble, plus parisien, les chapeaux plus gracieux et le bas blanc plus personnel. Mais n'empêche qu'il y a l'Exposition des dynamos considérables."

Une traversée rapide. Napoléon sera toujours d'une descente en Angleterre. Il ne supposait pas que, avant la fin du siècle, la vapeur franchirait en une heure trente minutes les 32 kilomètres qui séparent Calais de Douvres.

Or, voici qui est mieux. Un journal d'Italie, le Servo IXX, annonce qu'on va pouvoir faire la traversée du pas de Calais en "un quart d'heure"! Elle s'effectuera à l'aide de deux câbles en acier d'une côte à l'autre, le premier chargé d'électricité, le second formant support, tous deux maintenus par cinquante ballons captifs. Chaque voiture installée sur les câbles pourrait contenir dix personnes. Elle serait construite en aluminium. Le comte Pieri, auteur de cette nouveauté, a pour collaborateurs deux ingénieurs français.

N'est-ce cela qu'une idée en l'air? Revue des Deux Mondes. 25, rue de l'Entrevoie, Paris.

SOMMAIRE DE LA Livraison du 1er octobre 1900. I.—Les Travaux de Génie, précédés par M. Paul et Victor Marguerite. II.—L'Architecture par M. Eugène Lami. III.—Les Compagnies préhistoriques des États-Unis, par M. J. P. de Norbert. IV.—Un poète breton — Emile Pénard, par M. Léon Séché. V.—Les groupes enluminés à l'Exposition, par M. Paul et Victor Marguerite. VI.—La vie et les idées vivantes dans les sociétés grecques, par M. A. Dastre. VII.—Revue des deux mondes. VIII.—Chronique de la quinzième Exposition politique, par M. Francis Charmes. IX.—Bibliothèque.

dans une autre. La précieuse monnaie tinta ensuite dans la poche de l'Anticot. —Cassalle! murmura Gaspard en serrant les poings. —Merci, monsieur le baron, répondit Achille à la générosité trébuchante de son interlocuteur. Je ne vous cacherais pas que je n'avais plus un sou vaillant... Ma pauvre femme est malade; elle demande de grands soins. Nos maigres économies sont épuisées.

Achille mentait comme un archange de dents. Il avait dans la gorge un tremolo larvoyant tout à fait réusé. —Vous peu de jours, vous savez une petite fortune, dit le baron? Mais n'oubliez pas mes instructions, surtout! Chaque soir, vers dix heures, prononcez-vous de ce côté. C'est ici que bientôt je vous prendrai du jour ou il faudra agir.

—Et que vous me verserez les deux mille cinq cents francs promis, n'est-ce pas, monsieur le baron? —Oui. —Le reste de la somme sera à toucher lorsque je vous apporterai l'acte de décès de la petite fille... Car il faut qu'elle meure, à ce que vous m'avez dit. —Plus bas!... fit l'Anticot avec un frisson dans la voix. Cette enfant ne doit pas exister. Il est nécessaire qu'elle disparaisse... Mais je ne veux pas avoir les mains tachées de son

sang... —Compris! un enlèvement mystérieux... Puis, dans quelques temps, une bonne maladie, —régulièrement ou à peu près— qui fasse le reste en vous débarrassant de la gamine... Vous pouvez compter sur moi. Le programme sera exécuté à la lettre, je vous en réponds. —Vous êtes un garçon intelligent et habile. —On fait ce qu'on peut pour gagner sa pauvre vie... C'est mon intérêt de bien servir qui me paie.

—En résumé, tenez-vous toujours au même endroit et ne bougez pas avant de m'avoir revu. —Oui, mais j'y pense... La gendarmerie!... Voilà huit jours que nous droguons par ici. Ça finira par sembler louche aux autorités. Je n'ai pas de passeport, et la marchandise est si curieuse!... —Ne vous inquiétez pas... Vous n'avez rien à craindre de la justice, je vous jure. —Va bien, alors! M. le baron est notre providence. —Allons, à bientôt. Attendez-moi tous les soirs à dix heures, c'est entendu. Mais, prudence et discrétion, n'est-ce pas? —Raté comme le serpent, muet comme la carpe... Votre serviteur, monsieur le baron. L'inconnu s'éloigna rapidement vers Mulhouse. Il n'avait pas fait cinquante pas, que le Grédy était déjà re-

AMUSEMENTS

GRAND OPERA HOUSE.

"The Three Musketeers" fait toujours salle comble au Grand Opera House, et la veine du chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas est loin d'être épuisée. On le répéterait deux semaines qu'il provoquerait toujours le même enthousiasme dans le parterre.

"Les Trois Mousquetaires" ont l'éternelle jeunesse et il faudra bien du mérite aux artistes de la troupe Baldwin-Melville pour les faire oublier.

Dimanche, en matinée, première de "Lost Paradise" avec M. Freeman dans le premier rôle.

THEATRE TULANE

"The Belle of New York" est, incontestablement, un des plus beaux succès de la saison actuelle au Tulane. Elle a fait, dès la première représentation, elle fait encore, à l'heure qu'il est, salle comble, et il en sera de même jusqu'à demain soir.

Demain soir, changement de spectacle, cette fois-ci un drame très mouvementé, à souhait pour ceux qui aiment les vives émotions. "Sherlock Holmes" a fait fureur dans les plus grandes villes des deux mondes, à plus forte raison à la Nouvelle-Orléans.

THEATRE "CRESCENT"

Aux "Sorrow of Satan" qui obtient triomphalement une semaine triomphalement comédienne, va succéder, dimanche soir, une belle pièce comédie: "Mistakes that Happen", une comédie qui a plus besoin de nos éloges et qui a fait ses preuves déjà dans le passé, ici et ailleurs. En attendant cette première allons applaudir "The Sorrow of Satan" qui sont maintenant en pleine vogue.

BULLEIN FLUVIAL

Nouvelle-Orléans, 11 octobre 1900. L'échelle à 7 heures A. M.

Table with columns: Station, Time, and other details for the river bulletin.

NAVIGATION FLUVIALE

Départs de bateaux à vapeur

VENDREDI 12 OCTOBRE 1900

Bateau de service—LOUISIANA à 11 A M

Bateau Lafourche et Canal de Bayou

Matinville—NEW CAMBRIA à 6 P M

SAMEDI 13 OCTOBRE 1900

Rivière Rouge—GEM à 3 P M

Rivière Ouachita et Black

Grand Lake et Bayou—WATCHDOG à 5 P M

Greenville et Bayou—BUT à 5 P M

Matinville—NEW CAMBRIA à 6 P M

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

PREMIERE PARTIE.

BOURREAU ET MARTYRE.

LA ROULOTTE.

Soit.

Pour être Arthur!

Il m'a donné assez une paire de pinces pour ramasser ce qui

n'est pas perdu. Alors je blague avec les gosses, je fais bavarder les bonnes femmes. Pas plus difficile que cela, mes amis!... Moi, j'étais né pour être jockey d'instruction.

—Ne parle pas de ces pantalons! dit la Rouquine.

—Poule mouillée!... La magistrature te fait peur, maintenant!... Ça tombe mal! Justement, le proprio et question appartient à la bande noire... C'est le procureur de Mulhouse...

D'après quelques minutes, l'Anticot consultait fréquemment à la débâche une grosse montre qu'il portait dans son gousset. Et en même temps, il donnait des signes d'impatience en écoutant le Grédy qui n'en finissait plus dans ses explications.

—Si qu'on se parlait! fit-il en baillant à se décrocher la mâchoire. Je commence à avoir sommeil. Et toi, la Rouquine?

—Moi aussi, s'empressa de répondre, en baillant également, Véronique qui avait compris l'intention d'Achille.

Gaspard bailla de même—par contagion—et dit en s'écriant: —Ma foi, si vous voulez! Pour rattrapper cette nuit, je n'aurais pas besoin qu'on me berce... Cependant, ajouta-t-il en se ravissant, on aurait pu faire une petite reconnaissance là-bas, ce soir.

Achille répliqua vivement: —Pas ce soir. Demain si tu veux. Je ne suis pas en train

aujourd'hui.

—Ah! dit Gaspard, sur un ton mécontent et soupçonneux... C'est la première fois que tu te ténacles sur l'ouvrage. Ce n'est pas bien, sais-tu, vieux frangin?

—Je travaille quand ça me plaît. Autrement, ce ne serait pas la peine d'avoir son indépendance.

—Monsieur est rentier donc?... Alors c'est bon, concouons-nous! Il retira son paletot et son gilet, tout en maugréant.

L'Anticot ne releva pas l'impertinence provocatrice avec laquelle son beau-frère prononça ces dernières paroles. Il était trop content de le voir se préparer à dormir.

Pendant que le Grédy enlevait sa chaussure, Achille souffla la chandelle avec sa narine gauche, procédant qu'il tenait d'un ancien forçat des bagnes de Toulon et de Cayenne.

L'obécrité régna dans le domicile roulant. Véronique se débâilla.

L'Anticot, lui, n'ôta pas ses vêtements. Il se contenta de s'étendre sur la paillasse du fond, à côté de sa femme.

La guimbarde parut bientôt engourdie dans un profond silence, que troublaient seules des respirations régulières... Dans le lointain, dix heures sonnèrent à une église.

L'Anticot ne dormait pas. Il se leva avec précaution, puis, s'avançant à tâtons vers la porte,

l'ouvrit doucement et sortit.

S'il avait pu distinguer dans l'ombre, il aurait vu que le Grédy ne dormait pas non plus et se tenait attentif aux moindres bruits.

Le saltimbanque descendit sur la route. Debout contre le marche-pied de la roulotte, il interrogea les ténébreux.

Tout était noir comme de l'encre. Pas d'étoiles, pas de lune.

De gros nuages orange roulaient entre la terre et le ciel.

Tout à coup, Achille tendit l'oreille.

Un pas hâtif venait de son côté.

Il se porta à la rencontre de l'arrivant.

—C'est vous, monsieur le baron? dit-il à voix basse.

—Oui, fit l'inconnu sur le même ton en s'arrêtant. Vous êtes exact...

—Je viens prendre vos ordres, comme tous les soirs.

—C'est bien.

—Et notre affaire, voyons, pour quand est-ce?

—Pas encore pour demain... Mais, poursuivit-il en jetant un regard sur la voiture dont la lourde silhouette se profilait à l'arbre de la lièbre, ne restons pas ici. Il peut y avoir des oreilles indiscrètes... Allons plus loin; nous causerons un match.

—Comme il vous plaira monsieur le baron... Ils s'éloignèrent dans la direc-